

Le reportage de l'année

Je dirige depuis quatre mois une chaîne de télévision d'informations. Il s'agit d'une antenne régionale, basée à Rouen.

Dès que j'ai pris mes fonctions, j'ai proposé la création d'un reportage hebdomadaire insolite afin de donner davantage de relief à la chaîne. L'idée a fait l'unanimité dans l'équipe.

Ces reportages, dont les sujets sont très divers, passent toutes les trois heures, le samedi, à partir de 11h30 et ils obtiennent à chaque fois, grâce à l'indéniable talent des journalistes qui m'entourent, un taux d'écoute très estimable.

Le « Grand reportage de la semaine », comme nous l'avons appelé, est en quelque sorte notre fer de lance.

Je me trouvais à ce moment à une période difficile de ma vie, en plein divorce, en plein désarroi. Je parvenais malgré tout à effectuer correctement mon travail mais il fallait que je fasse quelque chose pour remonter la pente moralement et j'ai eu envie de réaliser moi-même un reportage. Comme je voulais leur faire à tous la surprise, j'ai pris une semaine de congés pour pouvoir travailler à mon projet en toute quiétude.

C'est en flânant le long des quais que l'idée m'était venue, tandis que je contemplais le fleuve qui traverse la ville aux cent clochers.

« T'en souviens-tu, la Seine ? », chantait fort joliment Anne Sylvestre, Simone de Beauvoir aimait ses quais et ses péniches, Maupassant la décrivait ondulante et semée d'îles, Napoléon aurait souhaité que ses cendres reposent près d'elle, Jacques Chirac rêvait de pouvoir s'y baigner, Verlaine la trouvait indolente et morne et Victor Hugo lui en voulut terriblement d'avoir englouti sans pitié sa fille chérie.

Plus étonnante et pourtant véridique, cette phrase figurant dans l'un des derniers écrits de Christophe Colomb : « Je n'ai qu'un seul regret, celui de n'avoir jamais navigué sur la Seine. »

J'avais une idée très précise de ce que je voulais faire. Tout tournerait autour des différents bateaux voguant sur le célèbre fleuve et, étant originaire de Clermont-Ferrand, une ville sans cours d'eau, j'avais beaucoup à apprendre !

Pour cela, j'ai décidé de réaliser une interview par jour. Seul, en prenant des notes à la main, « à l'ancienne ».

J'ai expliqué très clairement le but de ma démarche à chacun de mes interlocuteurs et j'ai tenu à les rémunérer pour leur précieux concours.

Lundi.

J'avais rendez-vous avec un pilote motonautique ayant participé à plusieurs reprises à la mythique épreuve des 24 heures de Rouen qui était le plus grand événement du genre au monde, rien que ça ! Les meilleurs parcouraient plus de 3000 kilomètres. Durant cette compétition, disputée en mai, l'île Lacroix devenait ainsi la capitale du motonautisme.

- Moi, je l'ai courue dans les années 2000, je me suis retiré juste avant les cinq victoires consécutives de Philippe Chiappe. Un vrai champion, celui-là ! C'était une compétition hors-norme, vous savez ! On était par équipes de trois pilotes. Les

- premières années, ils n'étaient que deux, ça devait être de la folie ! Il y avait un engouement populaire assez incroyable, beaucoup de tension, beaucoup d'adrénaline et puis, en tant que normand d'origine, c'était pour moi un plaisir indicible d'y participer.
- Il y a eu aussi des drames, je crois.
- Oui, hélas. En 2010, un concurrent a percuté un zodiac de la gendarmerie qui escortait une péniche. Un gendarme a été tué. Ça a été terrible, la course n'est pas allée jusqu'au bout cette année-là. En 95, un pilote avait heurté une épave et il est mort, lui aussi.
- Cette épreuve n'aura sans doute plus jamais lieu, que pensez-vous de cette décision de la municipalité ?
- Qu'est-ce que je peux vous dire ? Les élus mettent en avant la pollution, le réchauffement climatique, les nuisances sonores mais pour moi, c'est surtout une décision politique. En tant que pilote, je trouve ça vraiment triste et navrant de supprimer un événement international aussi spectaculaire. C'était du très haut niveau, qui plus est gratuit pour un public qui se déplaçait en masse.

Il m'a montré des photos, m'a raconté quelques anecdotes. J'ai senti énormément de nostalgie dans ses propos.

Mardi.

L'homme qui reçut ma visite ce deuxième jour était un ancien rameur, membre du Club Nautique et Athlétique de Rouen où il donnait désormais des cours d'aviron en tant qu'encadrant bénévole. C'est là-bas que l'on devait se retrouver.

- L'origine du club remonte à 1847 et déjà, à l'époque, des courses étaient organisées sur le fleuve. Il y avait aussi des voiliers, en ce temps-là. Au fil des années, on a eu des champions de France et même des champions du monde.
- Pas de champions olympiques ?
- Pas encore mais j'y crois toujours !

On est allés sur le bassin et il m'a fait découvrir la pratique de ce sport. Alors, avant tout, il faut bien avoir en tête ces trois verbes pronominaux : s'équilibrer, se diriger, se propulser. Quand vous maîtrisez ces trois actions, vous avez déjà les bases. Il ne faut pas être crispé sur ses avirons, sinon, ça casse le poignet, au sens figuré, certes, mais du coup, pour assurer une bonne trajectoire et une bonne stabilité, c'est juste pas possible. On s'entraîne d'abord au ponton, pour acquérir les bons gestes. Ce qui est compliqué, c'est le croisement de mains, essentiel pour pouvoir ramer correctement. Il m'a dit que, globalement, je m'étais bien débrouillé. J'ai côtoyé un homme très fier d'appartenir à ce club.

- L'aviron ne comporte que des avantages. D'abord, il est totalement écologique. Et contrairement aux idées reçues, il ne fait pas travailler que les bras. Les jambes, le dos et les abdominaux sont aussi très sollicités, et c'est excellent pour le cœur. Et c'est un sport d'équipe, parfait pour la socialisation.

En prenant congé, j'étais clairement conquis et prêt à encourager n'importe quel enfant ou adolescent à se lancer dans cette activité de plein air.

Mercredi.

Rouen est le premier port européen occidental exportateur de céréales. Mais reconduire les cargos pleins à craquer jusqu'à l'estuaire, c'est tout sauf une sinécure parce que ce genre de mastodonte, ça préfère nettement les océans aux fleuves. Alors pour y parvenir, il faut des pilotes spécialisés et j'ai eu le privilège d'accompagner l'un d'entre eux durant une traversée. Le « monstre » repartait avec comme bagages 20 000 tonnes de blés pour le Maroc. J'étais donc sur le cargo en compagnie de Pierrick, le pilote et, surprise, eh bien, il n'a pas piloté. Plus exactement, il l'a fait « par procuration », en guidant tout d'abord par radio les

conducteurs des deux remorqueurs nécessaires à la manœuvre au moment du départ, puis, durant tout le périple, en fournissant ses indications au barreur du cargo. La Seine, il la connaît mieux que sa poche et c'est heureux parce que sans ça, le gros bateau, il ne serait pas sûr du tout de la retrouver, sa mer !

Arrivé à bon port, le commandant a chaleureusement remercié Pierrick et nous sommes repartis sur Rouen à bord d'une vedette. Au retour, ma question essentielle a été celle-ci :

- Ce n'est pas trop monotone, comme métier ?
- Non, pas du tout. Les traversées sont toujours différentes et selon la luminosité, les paysages changent, eux aussi, tout en demeurant magnifiques. Ce n'est pas pour rien que les impressionnistes comme Monet, Pissaro ou Sisley étaient des fans de l'endroit. Et puis, si on n'était pas là, il leur serait très compliqué de s'en sortir avec les courants, les marées, les bancs de sable. On est indispensables et ça, ça laisse une vraie fierté.

Je n'en doutais pas une seconde.

Ce travail demande une vigilance de chaque instant. La « balade » est lente et paraît tranquille mais il ne faut pas s'y fier. Plusieurs années de formation sont d'ailleurs nécessaires pour être jugé apte à accomplir ces missions.

Encore une journée particulièrement instructive pour moi.

Jeudi.

A la rencontre de bateliers, cette fois.

- Le métier de batelier, ce sont mes beaux-parents qui me l'ont appris. Avant, j'étais charcutier, figurez-vous ! J'ai passé mes permis au bout de deux ans et après, avec mon épouse, on s'est lancés, on a acheté un bateau.

Damien et Claire ne regrettent pas ce choix.

J'ai passé cette journée avec eux, à 6 km/h sur la Seine. Ils habitent dans un « petit nid » de 25 mètres carrés aménagé de manière optimisée pour leur permettre, à eux et à leur fille, de vivre confortablement. Cette dernière est interne et retrouve le bateau chaque vendredi.

L'homme et la femme savent tout faire, ils sont à la fois pilotes, matelots et capitaines pour transporter à chaque voyage près de 400 tonnes de marchandises. Il faut être courageux, d'autant que l'avenir du métier reste flou pour les petites entreprises. Damien constate :

- C'est devenu un métier marginal. En France, avant la seconde guerre mondiale, il y avait 40 000 bateliers et aujourd'hui, nous ne sommes plus que 700. Il faut avoir la foi, surtout que la concurrence est rude, les « gros » transportent jusqu'à 5 000 tonnes ! Mais c'est une vie qui nous plaît, qui est très saine et nous laisse une certaine liberté.

Ils convoient un peu de tout : céréales, semences, minerais, déchets métallique, acier, sable, ciment... L'atmosphère générale me plaisait. Je leur ai fait cette remarque :

- On est beaucoup mieux ici que dans un camion !

Ils partageaient mon point de vue, bien entendu et Claire m'a confié :

- C'est le mode de transport le plus respectueux de l'environnement. On pollue peu, on ne fait pas de bruit. Et en plus, nous, on est toujours ponctuels, les clients peuvent avoir confiance.

C'est pas facile tous les jours, comme on dit, mais on est heureux de faire ce métier.

La terre ferme, pour ces gens-là, c'est bien mais « à petites doses ». Et franchement, ça peut se comprendre...

Vendredi.

Dernier jour avant la réalisation de mon projet. Et pour l'occasion, je me suis rendu à Paris afin d'y rencontrer Steeve, le jeune capitaine de l'un des fameux bateaux-mouches de la capitale. J'ai fait deux voyages dans sa cabine de pilotage, sur son navire de 60 mètres qui peut accueillir jusqu'à mille personnes.

- Qu'est-ce que vous avez fait, comme parcours professionnel ?
- J'ai commencé à 16 ans comme matelot, après je suis passé timonier puis j'ai passé mon permis « passagers », je suis devenu capitaine et j'ai postulé ici. C'est très intéressant. J'adore Paris, faut dire.
- Ça n'a pas l'air si simple que ça, comme travail.
- Non, il faut toujours être vigilant avec les courants, le niveau du fleuve et il faut bien connaître le gabarit du bateau car certains ponts sont assez étroits. On doit constamment garder un œil sur les écrans de contrôle. C'est pour ça aussi que ça ne peut pas être une routine.

-

A ce moment, je le vois saisir son téléphone de bord puis prononcer une phrase que je ne comprends pas bien. Il m'explique alors qu'il vient d'annoncer aux bateaux naviguant à proximité qu'il arrive sur son aire d'évitage et qu'il va donc faire demi-tour.

- Il y a du monde, sur le fleuve, dîtes-le !
- Oui, à certaines heures, c'est un peu l'embouteillage ! Il faut dire qu'il y a environ soixante sociétés qui proposent des croisières, de nos jours.

Ça fait peut-être « touriste » d'aller s'embarquer sur un bateau promenade mais ça plaît à beaucoup de gens et pour Steeve, c'est un réel plaisir de les emmener découvrir la ville lumière à travers la Seine.

A l'issue de ces cinq journées vraiment très enrichissantes, j'ai passé tout mon samedi à travailler sur la finalisation de mon projet, en me servant de mes notes et de mon ressenti. Le tournage s'effectua le lendemain. Afin de préserver le secret pour la totalité de mon équipe, j'ai exceptionnellement engagé pour l'occasion un cadreur et un preneur de son qui travaillent à l'extérieur.

Même démarche en ce qui concerne le montage, que j'ai confié à un professionnel de renom et le résultat final me sembla particulièrement satisfaisant.

Il ne restait plus qu'à le présenter aux collègues.

J'avais décidé de leur dévoiler la surprise deux semaines plus tard, au cours de notre réunion hebdomadaire du lundi matin.

- Eh bien, voilà, je viens de réaliser un reportage sur un homme hors du commun. Vous me donnerez très franchement votre opinion et vous me direz si vous estimez qu'il vaut le coup d'être diffusé un samedi.

Ils se sont regardés sans dire un mot, ils avaient tous les yeux interrogateurs des gens qui se demandent : « Tu étais au courant, toi ? » C'était très amusant. Puis ils m'ont souri les uns après les autres. Ils étaient impatients de voir ça, c'était patent.

Alors, avec un certain trac et même un trac certain, j'ai « lancé » le film. Durant la projection, je les ai sentis fascinés par ce qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient. Ils me lançaient par moments des coups d'œil étonnés et lorsque la lumière s'est rallumée, ils m'ont fait une standing ovation, mais oui !

Après, les réactions ont fusé de toutes parts.

- Formidable, ce type !
- Pilote de motonautisme, rameur de haut niveau, matelot, batelier, guide pour les cargos, capitaine de bateau-mouche, c'est vraiment impressionnant !
- L'émotion qu'il nous fait partager, en plus, j'en ai encore des frissons.
- Et son nouveau projet de commander un jour un car ferry, trop fort !
- Et la qualité du film est remarquable, Pierre. Tu viens de nous faire le reportage de l'année, c'est clair !

Cette dernière remarque fit l'unanimité dans le groupe. Ils m'auraient presque porté en

triomphe ! Et puis, Séverine a posé une question qui a tout fait basculer.

- Mais Christophe Colomb a vraiment écrit ça ?

Plus exactement, c'est ma réponse qui a tout fait basculer.

- Bien évidemment que non.
- Ah bon ? Mais...

Elle n'a pas continué sa phrase. D'ailleurs, avait-elle vraiment quelque chose à dire ? Elle s'interrogeait, c'est tout. Et les autres étaient comme elle. Perplexes, hébétés, attendant visiblement une explication. Alors, j'ai repris la parole.

- Je tenais beaucoup à cette phrase sur Christophe Colomb. Et mon oncle aussi, d'ailleurs.

Les yeux écarquillés par la surprise, Bastien me demanda :

- Ton oncle ? C'est ton oncle, ce marin exceptionnel ?

4

- Oui, mon oncle Francis, mais il n'a jamais été marin. Il ne sait même pas nager.
- Et... Mais... attends, là, je comprends rien. Mais il habite vraiment sur cette péniche ?
- Ah non, pas du tout. C'est un couple d'amis qui l'a prêtée pour le tournage.

Face à l'incompréhension générale qui se mettait à croître dans l'assistance, j'ai décidé de leur mettre les points sur les i.

- Bon, écoutez... Le but d'une chaîne de télévision, c'est quoi ? Faire de l'audience. Le seul vrai but, c'est ça. Alors, le charcutier qui fait la meilleure andouillette de France ou le défilé de chars du carnaval de Saint-Cyr-La-Rosière, c'est très sympa, je vous l'accorde, mais de temps en temps, il faut du sensationnel, sinon, les téléspectateurs se lassent et ils délaissent la chaîne.
- Mais, Pierre, qu'est-ce que tu fais de la déontologie ?
- La déontologie ! Je l'attendais, celle-là ! La déontologie, mon petit Kevin, il faut parfois savoir s'en passer.

J'étais en train de tomber sérieusement de mon piédestal, je vous prie de le croire, mais ça ne m'a pas arrêté.

- La rentabilité, c'est ce qui importe avant tout. Comme si vous ne le saviez pas ! On peut trouver ça triste, déplorable, injuste, tout ce que vous voulez, mais c'est la réalité et il faut la regarder en face.

Ils ont été plusieurs alors à m'affirmer que la supercherie serait obligatoirement éventée et que la chaîne perdrait toute crédibilité. Margot m'a même dit que j'étais inconscient de vouloir faire ça. J'ai aussitôt réagi.

- Bien sûr, certaines personnes vont se douter que c'est « bidon » mais elles vont faire quoi ? Défiler dans la rue ? Alerter la presse ? Venir nous casser la gueule ? Croyez-moi, il n'y a rien à craindre.

Alors, Gilles a tenté autre chose, une habile diversion, m'affirmant qu'il serait plus judicieux de présenter ce film dans un festival de courts métrages, puisque, finalement, c'était une œuvre de fiction.

- Pas question, c'est pour notre chaîne que je l'ai conçu. Et vous verrez le score qu'on va faire ! Vous me l'avez tous dit vous-mêmes il y a à peine cinq minutes, c'est le reportage de l'année !

Je sentais que mes arguments ne convainquaient personne. La tension montait. D'autant que j'ai ajouté dans la foulée :

- On va le passer ce samedi.

Cette phrase a fait bondir Caroline.

- Mais samedi, c'est mon reportage qui est programmé !
- Eh bien, on décalera ton reportage au samedi suivant, voilà tout.

S'ils n'avaient eu en tête ma triste situation personnelle les poussant à une sincère compassion,

ils m'auraient tous volontiers lynché, à ce moment. Comme quoi, c'est bien vrai qu'on brûle facilement ce qu'on a adoré.

Et puis, Séverine - encore elle ! - fit à nouveau tout basculer. Dans un premier temps, en éclatant de rire, ce qui eut pour effet de faire taire tout le monde. Ensuite, une fois remise, en prononçant ces paroles :

– Ça y est, j'ai tout compris !

Elle avait tout compris. C'était un apaisement pour moi car je n'aurais pas pu tenir ainsi encore bien longtemps. Tous les yeux étaient rivés sur elle, chacun attendait impatiemment qu'elle explique ce qu'elle avait compris et, après d'interminables secondes, elle finit par lâcher :

– Samedi, voyons ! Samedi, on sera... le 1er avril !

A ce moment, un savant mélange de soulagement et d'hilarité envahit toute l'assistance.

Durant quelques minutes, l'ambiance dans la salle ressembla à celle d'un vestiaire d'une équipe de foot qui vient de remporter la coupe de France, mais en plus bruyant.

Quant à moi, j'avais définitivement retrouvé l'estime de tous !

Le samedi qui suivit, mon reportage fit « un tabac » et le démenti du lendemain aussi. Les téléspectateurs ont beaucoup apprécié la blague. Tout le monde était aux anges dans la rédaction et que dire de la fierté que ressentit mon oncle dont on loua à juste titre les talents d'acteur !

Je laisserai le mot de la fin à Christophe Colomb qui, en son temps, écrivit fort pertinemment : « J'estime qu'un bon marin doit en toutes circonstances respecter les règles et les devoirs de sa tâche et je n'ai qu'un seul regret, c'est que le mot « déontologie » n'existe pas encore. »

FIN